

Interview

Aurélien Boivin

Number 80, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boivin, A. (1991). Interview. *Québec français*, (80), 73–74.

INTERVIEW

Gabrielle POULIN

Propos recueillis par
Aurélien BOIVIN

Gabrielle Poulin, comment présenteriez-vous votre dernier roman, la Couronne d'oubli ?

À travers ce quatrième roman, j'ai poursuivi l'exploration que j'avais entreprise dans *Cogne la caboche*, il y a déjà plus de dix ans. C'est un nouveau miroir posé sur les années 1960 à 1990, un miroir qui tente de « donner à voir », plutôt que les phénomènes purement extérieurs de ces trente années, le bouleversement profond des individus qui ont connu les changements brusques d'une société. Comme Rachel, la religieuse « morte » de *Cogne la caboche*, comme les mères privées de descendance d'*Un cri trop grand*, comme l'étudiante tourmentée des *Mensonges d'Isabelle*, Florence Duchesne, la mère aphasique de *la Couronne d'oubli*, part à la recherche de son identité véritable. Considérée par tous : son mari, ses enfants, les pensionnaires de son auberge et le village entier, comme la femme forte par excellence, la mère modèle aimée et respectée, Florence a joué son rôle à la perfection jusqu'à l'âge respectable de 62 ans. L'accident cérébral qui la frappe brise d'un coup toutes ses attaches. Privée de l'usage de la parole, elle choisit, en toute lucidité, la solitude et s'abandonne à l'oubli, cette sorte d'oubli qui est à la fois, comme le dit si bien Milan Kundera, « injustice absolue et consolation absolue ». Les sept fils et filles de Florence, qui l'entourent comme des ombres, essaient de remettre sous les yeux de la déserteuse son passé honorable pour lui donner le désir de communiquer. Mais Florence trouve, dans son silence même, la force de résister à leurs avances et de reconstruire, dans la langue secrète de son âme, qui est vérité et poésie, la mémoire de la femme qui choisit, à 62 ans, de commencer à vivre, enfin !

Florence est-elle vraiment amnésique ou feint-elle de ne pas reconnaître ses sept enfants qui lui rappellent sa mésalliance avec son mari Edgar, beaucoup plus âgé qu'elle ?

Je trouve très intéressant que vous mettiez en doute l'amnésie de Florence. Ses enfants eux-mêmes, du moins Hélène et Lionel, soupçonnent leur mère de leur jouer la comédie. Les lecteurs aussi, je crois, seront partagés à ce sujet. Il n'est pas défendu d'essayer de deviner, de chercher des indices dans le texte... Ce que j'avais à écrire, je l'ai écrit sous la dictée de mon personnage. Je ne me sens pas autorisée, une fois ce roman fini, à ajouter une interprétation personnelle. Quand il s'agit de mes propres romans, je fais plus confiance aux pouvoirs instinctifs et ambigus du créateur, aux intuitions des lecteurs qu'à mon interprétation rationnelle de critique.

Les aveux et confidences d'Hélène et de Julien ne déclenchent-ils pas l'évocation de l'aventure amoureuse de leur mère avec l'ex-frère Martin ? N'était-elle pas obsédée par ce souvenir dont elle se libère enfin, dans la deuxième partie ?

Il y a, à la fin de la première partie (p. 74), deux paragraphes qui en disent long à ce propos. Julien, le fils aîné, qui voudrait emmener sa mère, finir ses jours dans son



PHOTO: STUDIO VON DULONG

presbytère, a laissé échapper le surnom que les enfants avaient jadis donné à l'ex-moine, ce pensionnaire étrange qui, pendant une année, avait logé à l'auberge familiale. À cause de la couleur de sa barbe, on l'appelait en cachette Barberousse... Florence sursaute intérieurement au rappel de ce nom fantaisiste et farfelu. C'est comme l'écho d'un rire qui monte en elle. Elle aime ce rire et se prend à souhaiter que quelqu'un, au lieu de pleurer et de se lamenter, enfin vienne dans cette chambre... rire. En dépit de son caractère souvent tragique, la deuxième partie du roman sera placée sous le signe du rire. La distance que Florence a pu prendre à l'égard de ses enfants et de toutes ses obligations dans la première partie va créer le recul dont elle a besoin pour défier les interdits. J'irais jusqu'à dire que le rire est un thème aussi important que l'oubli dans ce roman; ils sont essentiels, tous les deux, à la libération de Florence Duchesne.

En peignant Florence Duchesne (Des chaînes ?), sexagénaire qui a perdu son identité avec son mariage non désiré, avez-vous voulu rappeler la soumission des femmes dans une société patriarcale ?

Les personnages de mes romans ne sont jamais pour moi des moyens de rappeler ou de dénoncer quoi que ce soit. Je leur laisse toute initiative et toute responsabilité. Je ne les place pas dans une société extérieure au roman avec mission de transformer cette société. Non. C'est le personnage qui s'impose d'abord à moi d'une façon très intime et m'entraîne dans son univers intérieur à lui. J'apprends à connaître mon personnage en écrivant et à comprendre avec lui, en même temps que lui, l'époque à laquelle il appartient, la société, la famille, les institutions qui le font, sous mes yeux, ce qu'il est.

Peut-on dire que la Couronne d'oubli est un roman de contestation féministe ?

Il se peut que le roman soit perçu ainsi. Cependant Florence, la silencieuse, ne peut guère être vue comme une militante. Elle entend autour d'elle des voix qui cherchent

LA COURONNE D'OUBLI



à lui réapprendre les mots d'un quotidien rassurant, tandis qu'en elle s'élèvent les voix d'un passé aliénant, qui viennent encore amplifier les voix actuelles. Mais, tout au fond d'elle-même, sourd, intacte, une voix personnelle, qui cherche des mots neufs, qui soient faits d'oubli et de rire, d'images et de musique, des mots qui aient la violence du torrent et qui permettent à madame Edgar Duchesne de recréer son propre nom en même temps que commence à prendre forme la femme nouvelle. Sur le front de Florence qui, au milieu des vertiges, a connu l'expérience envoûtante de la métamorphose, l'oubli s'est posé comme une couronne. Mais, après tout, en effet, peut-être est-ce là ce à quoi tend ultimement la démarche féministe.

Certains passages de la Couronne d'oubli me semblent sévères pour ceux qui ont choisi la vie dans une communauté religieuse. Ne dites-vous pas que « les monastères et les auberges ne sont jamais que des lieux de passage » ? D'ailleurs l'Auberge du torrent n'est-elle pas un ancien couvent que l'on a dû fermer faute de recrues ?

Si je me souviens bien, le père abbé, l'oncle Grégoire, que Florence aime beaucoup et que je respecte avec elle, partage cette conviction. Le rapprochement des mots monastère et auberge peut paraître audacieux, sinon profanateur. Disons que mon petit côté « surréaliste » l'a déclenché et que ma raison, après coup, ne le désapprouve pas. Les moines n'ont-ils pas l'habitude de considérer eux-mêmes leur monastère comme le « vestibule du paradis » ? Chacun sait, par ailleurs, que personne ne souhaite s'installer à demeure dans une auberge.

Que l'Auberge du torrent ait été autrefois un couvent que l'on a dû fermer faute de « vocations », qui pourrait s'en étonner quand tant d'églises et de couvents, que l'on considérait jadis comme des lieux sacrés, ont dû ainsi se laisser métamorphoser au cours des trente dernières années ? À cet égard, le destin des habitants de l'Auberge des Duchesne n'est pas tellement différent de celui de notre société dont le pays a d'abord été un vaste monastère cloîtré, bien fermé

sur lui-même, avant de se métamorphoser en une sorte de grande auberge ouverte sur le monde. Comme à l'Auberge du torrent, il reste dans ce pays des vestiges du caractère sacré des origines : nul ne peut empêcher les esprits des milliers de moines et moniales, qui ont vécu et sont morts ici, de revenir le hanter, s'ils en ont envie.

L'eau est un des éléments que vous avez privilégiés jusqu'ici dans votre oeuvre. Pourquoi avez-vous choisi d'exploiter, dans votre dernier roman, le mythe d'Opbélle et le mouvement de la plongée, de la descente que vous opposez brillamment à celui de la montée, de l'ascension ?

C'est vrai que l'eau est omniprésente dans tous mes romans. Pour moi, ce n'est ni un décor ni un symbole. C'est une réalité sensible. Dès le début du roman, Florence dit : « Rien ne tarirait la rivière secrète que j'entendais couler en moi, qui me lavait et m'enchantaient. » Moi aussi, je me sens liée à la rivière. J'ai passé les cinq premières années de ma vie dans la vallée de la Chaudière. Mon imagination s'est imprégnée de la présence féconde de cette rivière capable de tant de douceur et de tant de violence, de tant d'oubli et de tant de rire. À un moment ou l'autre de leur exploration, les personnages de tous mes romans trouvent dans le contact de l'eau vivante une sorte de régénération. Ce n'est pas pour se noyer qu'ils se laissent emporter par la rivière, mais bien plutôt pour trouver

dans cet élément la véritable forme de leur être, lavé de tous les conformismes et de toutes les poussières du temps, et pour renaître.

Vous accordez encore beaucoup d'importance à l'enfance ? Est-ce par nostalgie ?

Plutôt que des péripéties d'une aventure, c'est de leur exploration de l'existence que vivent mes personnages. Cette exploration les ramène inévitablement vers l'origine. Cette origine, c'est l'enfance et la naissance de l'imaginaire.

*Votre écriture est de plus en plus poétique. Il y a une évolution sensible, au niveau de l'écriture, depuis *Cogne la caboche*. Travaillez-vous beaucoup le style de vos romans ? Comment construisez-vous votre bistoire ?*

L'écriture, c'est pour moi comme le résultat de la croissance souterraine d'une plante. Une croissance aussi lente qu'irréversible. Quand le mot, l'image apparaissent sur ma page, nourris de tout ce que je suis, mes expériences, mes peurs, mes désirs, mes observations et mes contemplations, ils possèdent déjà toutes leurs propriétés essentielles. À ce stade de l'écriture, je ne peux séparer du mot et de l'image qui font corps avec elle, l'émotion créatrice sans laquelle ils n'auraient pu apparaître sur la page. Plus tard, quand je pourrai avoir une vue d'ensemble du roman, il sera temps de sarcler, d'émonder, d'éclaircir et d'harmoniser les formes. Mais il n'y a jamais de grands bouleversements, de grandes transplantations. Le processus qui entraîne la naissance du personnage est de même nature. Je n'invente pas d'abord l'histoire. C'est le personnage qui, le premier, annonce d'abord sa présence en moi par toutes sortes de signes. Je ne peux résister à sa pression. Soudain, il est là, complet, vivant, autonome. Il croit en même temps que les mots, les phrases, les chapitres. Il crée son univers, choisit ses amours, ses révoltes... C'est lui qui fait sa propre exploration, construit l'espace et le temps dont il a besoin et vit sa propre histoire. ●